



1 DESSIN = 1 THÈME

CILOU SEE YOU

## IDENTITES REMARQUABLES...

*Un soir de 1562, à une table noble de Bruxelles, on pouvait entendre ce discours, pour peu que l'on tendit l'oreille et que l'on soit un familier des tournures de phrases de cette caste (pour des raisons de commodité, nous avons lissé le wallon d'alors en bon français afin de permettre une plus grande diffusion de ce document) :*

« Parfaitement, messieurs ! L'art de la peinture ne doit pas se cantonner aux seuls "grands" de notre monde : aux nobles chevaliers et à leurs dames juchées sur des trônes que l'on sait si versatiles et tellement "sujets" (si vous me permettez le mot) aux intrigues de cour... C'est cette versatilité-là qui, justement, oriente mon choix de vouloir peindre le peuple. Le peuple en masse, le peuple en grappe, le peuple en tant que vrai représentant de l'humain, dans ses fêtes et dans ses rites. Dans son absence de visage couplée à son entière capacité à incarner, par la seule grâce de vivre, le sourire et les drames. Il me plaît de peindre sans plaindre, messieurs, la chair de la chère sans plus de charisme que Dieu ne le permet.

Je vois que cette absence de visage vous fait sourire et vous force à tirailler le vôtre pour mieux vous en sentir nantis !

Mais je parlai tantôt de versatilité : vous n'y échappez pas, chers messieurs, dont ni les noms ni les visages que vous vous fabriquez ne diront plus rien à personne d'ici peu quand bien même je vous aurais tiré le portrait !

Alors que le peuple, messieurs, le peuple lui est immuable : insensible à vos mignardises parées de poudre d'intellect, il continuera à vivre ses passions en ignorant qu'elles ont un visage et à quel point ce

visage peut n'être que tromperie (sans trompette en ce qui les concerne...).... »

*Comme en écho, ou peut-être même en miroir, nous ne pouvons résister au plaisir de vous faire entendre cet autre témoignage, cette voix toute intérieure comme il est devenu l'usage dans ce siècle-ci, c'est-à-dire le tout début du vingt-et-unième (remarquez qu'ici, la langue s'est lissée d'elle-même) :*

« C'est moi, ça ? Ou un sosie qui ne me ressemble qu'à moitié ? Je sais bien que madame photo-automate ne peut faire autrement que de me montrer ma joue gauche à droite et vice versa... Mais quand même, quel choc ! Un choc auquel le miroir ne m'avait pas habitué, un choc que j'avais réussi à apprivoiser à force de me raser tous les matins. La joue gauche en face de la joue gauche... C'est bien simple : je ne me reconnais pas et j'ai comme une envie de déchirure qui me dérange...

Pourtant, depuis le temps que je me fais tirer le portrait dans ces boîtes automates, je devrais bien avoir pu l'attraper la photogénie ! C'est bien simple, depuis que je suis tout petit j'ai l'impression que je me collectionne : de la toute première photo, à poil sur le morceau de fourrure synthétique, la gourmette offerte par marraine bien en évidence, jusqu'à celle du permis de conduire, la frange qui tombe toute droite dans les yeux. Sans compter toutes les photos de classe doublées des photos-portraits avec un pot de peinture à la main (à moins que ça ne soit un pot de colle) que pas un parent n'a le courage de refuser devant le regard insistant de leur chérubin... La première carte d'identité, avec la si touchante signature qui se termine en fleur, les multitudes de cartes de bus qui rythment mon voyage scolaire...

Toutes ces gueugueules sous plastiques, sagement empilées dans mon portefeuille, montrées à tout bout de champ à n'importe quel planqué en képi ou casquette... et je n'arrive toujours pas me sacquer même en peinture ? Je n'arrive toujours pas à me regarder sereinement, les joues dans les joues en inversant les fossettes ? J'ai l'impression que cette ultime photo est comme le mouchard, le maton de moi-même : une photo qui dirait des choses de moi que je ne connais pas et que je ne sais pas comprendre... J'ai peur de ne jamais les connaître, alors même que tout le monde peut les voir. Tous les potes qui prennent un malin plaisir à rigoler en effeuillant mes papiers d'identité quand on ne trouve plus rien à se dire après le troisième pastis, le samedi soir...

Identité.

Le mot me fait à peu près aussi froid dans le dos que le regard asymétrique de sa photo ».

VALE POHER

## TA POPELINE GENE

J'ai d'abord compté combien de fois je le voyais. En arrondissant, ça faisait à peu près une fois par mois. C'est une moyenne. Il arrive parfois qu'on se voie presque chaque semaine, puis plus rien. Une fois par mois. Je le voyais donc douze fois par an. En gros. A ce rythme là, on peut appeler ça de la relation de gros. Bien sûr, on peut tenir compte du fait qu'on se connait depuis de nombreuses années avant une année d'intermittence, mais quand même. Et peut-être même pire : comment une relation autrefois soutenue peut-elle survivre avec douze maigres rencontres ?

Douze petits points de suspension... Je n'ose les convertir en heures car le résultat serait tellement insignifiant que je préférerais m'arrêter là. Ici, à ce point de notre conversation. Ici, au milieu de la rue et des autres, avec qui je viens de passer plus de temps qu'avec lui le mois dernier. Douze fois. Douze petites fois et il compte pourtant plus que tous ces gens que j'ai vus plus d'une centaine de fois.

La dernière fois, je lui ai demandé une photo de lui. En souvenir ? Il m'a dit flatté. Non, en présent. Pour passer plus de temps avec toi. Depuis mes calculs sont quelque peu faussés. Quand je lui ai dit : je passe plus de temps avec mon boulanger qu'avec toi, il m'a répondu :

change de boulangerie ou assume une relation avec un artisan. Je lui en ai voulu, quoi, deux secondes, car il avait raison : j'ai changé de boulanger. On devrait moins voir les gens qui ne font pas partie de notre vie. Je m'attache maintenant à ne pas voir mes boulangers plus que lui. Cet effort me demande un travail de calcul considérable car il s'agit de convertir les rencontres en heures. J'ai décidé également de changer aussi souvent de travail que nécessaire. On voit plus souvent ses collègues que ses amis, l'idée m'est devenue si insupportable que mon travail l'est devenu également. Ma vie est devenue éphémère comme elle se doit. Un petit calcul bête... douze fois par mois... et me voilà arrivée à ce point. Ce point de côté qui ne m'empêche pas de courir, au contraire.

C'est comme cette question, une des plus perverses. Celle qu'on pose aux enfants. Ce choix atroce qu'on leur demande de faire, je ne sais pas par exemple... Qu'est ce que tu préfères, Papa ou le gâteau au chocolat ? Il n'y a bien sûr aucune bonne réponse et c'est pour ça que c'est immonde... L'état se resserre. Gâteau ou papa, c'est exactement comme boulanger ou amis ? C'est le point de départ. Ma petite popeline... La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit qu'il voulait qu'on l'appelle Popeline. Comme dans cette chanson, enfin presque... Popeline, un tissu délicat de soie et pourtant si solide. C'est exactement ça. Douze fois. Et tous ces gens qui se permettent tant en une fois. Il suffit d'une fois, d'une phrase pour blesser... J'ai d'abord compté combien de livres je lisais... A peu près un par mois... Douze livres par an en moyenne... Douze petits points de suspension qui mettent notre relation en pointillés...

YVONNE KURKOVIC

## 2912

2912 x moi... 8 ans que j'accomplis chaque jour le même rituel, me faire tirer le portrait au photomaton du coin de ma rue. J'attends de voir un jour ma bonne tête, celle qui me ressemblera. Ça ne change pas vite un visage quand on le scrute chaque jour, mais j'aime ça. Des heures passées à étudier mes traits, leur profondeur, leurs attraits, leur caractère, leurs aspirations. Mais depuis longtemps déjà je n'y vois plus que des droites et des courbes, des zones d'ombre, des directions, des détours, des impasses, un visage à géométrie variable en somme. Parfois je montre une photo à des inconnus dans la rue, je leur demande ce qu'ils y voient, la plupart n'ont rien à répondre, mais certains me sourient et je les vois tout entier.

J'ai chronologiquement tapissé ma chambre avec ces têtes minutieusement datées, une observation minutieuse m'est indispensable. Murs, plafond, fenêtres, je suis dispersé partout mais pourtant bien archivé. Il est clair que ma bonne tête n'apparaîtra que sur une seule de ces photos. D'ailleurs à partir de ce jour là les autres me reconnaîtront comme l'un des leurs, ami, amant, ennemi, complice, peu importe. Je serai un membre actif et reconnu comme tel.

2912 portraits de moi, tous assez semblables pour les novices. Ils sont pourtant l'expression d'un processus sur lequel j'influe méthodiquement. Je travaille à devenir moi à l'extérieur. A l'intérieur tout est en place depuis longtemps, mais ça ne compte pas tant que ça ne se voit pas.

2912 fois la même raison de rester enrhumé, mais 2912 fois raison.

BAKELITH

## AU-DELA DU MIROIR

Tu me dis que je suis un puzzle. Je n'ai pas toutes les pièces, pardonne-moi. Ne dis pas "mais" ça ne sert à rien, c'est perdu. Tu les retrouveras petit à petit, c'est devenu un jeu entre nous. Tu as beau faire le tour de mon corps, avec tes yeux et ton cœur, tu butteras toujours sur un obstacle. Mais la persévérance fait des miracles.

Lorsque je plaque mes mains contre tes tempes et te regarde profondément, je te vois et pourtant ce n'est que l'illusion de ton visage. Lorsque ta main passe à travers mon corps de fantôme, je sens toute l'impuissance que j'ai à m'incarner physiquement.

Tu me dis que j'ai peur de me découvrir, de me dévoiler même dans une glace. J'existe également au-delà du miroir tu sais, il y a de la place.

Tu me dis que je me faufile comme une anguille dans les mains d'un pêcheur et que c'est chiant.

Je ne veux pas que tu prennes mon visage en photo, que tu fixes à jamais ton regard sur le mien. Le photomaton est un remède efficace : avec quelques pièces la machine donne quatre fragments identiques qui évoluent avec le temps. Je passe régulièrement au flash comme on va chez le médecin pour une prise de sang. Tu me dis que ça t'aide à peine mais que ce n'est déjà pas si mal.

Là c'est moi... là c'est encore moi... là ce n'est pas tout à fait moi (ça manque de concentration), mais c'est forcément un peu moi. Je te dis que tu es complexe, que c'est ça qui me plaît chez toi, que je te prends comme un tout. Pour le meilleur et pour le pire.

LAFCADIO

## [SANS TITRE]

Nous sommes les bribes. Les prémices. Les balbutiements. Les silences. Nous sommes les vides et les pleins. Nous sommes l'autre versant de la réalité. Mais eux, combien sont-ils ? Et nous ?

Pedro Luis se rase le crâne tous les jours avec un soin méticuleux. Il boit une tasse de rhum frelaté, le seul auquel ses finances lui permettent d'accéder. Aujourd'hui, dans la boîte au lettre, une enveloppe. A l'intérieur, trois fourmis. Hier au courrier, il y avait un cafard, avant hier un escargot. Sans faire exprès, j'en ai brisé la coquille. Pedro Luis m'a insulté. De colère, j'ai quitté la chambre et craché par dessus la azotea. J'ai regardé où tombait mon expectoration. Sur le trottoir, dans la rue vide. Il ne m'a pas adressé la parole pendant deux jours.

Pedro Luis ouvre l'enveloppe. Au milieu des fourmis, trois au total, une photo d'identité emballée dans du papier à cigarette. Pedro Luis se chargera de la mission. Son boulot à lui c'est la collecte d'informations, la fabrication d'indices et d'alibis. Notre rôle dans le réseau est on ne peut plus clair, élaborer de l'élucubration, déployer des écrans de fumée. Le voilà donc parti pour la journée.

Dès lors, le vide m'appartient. Un vide de quatre mètres sur cinq où la déambulation simule les trajectoires concentriques du lion captif. Encore faut-il baisser la tête car la mezzanine fait obstacle à nos quasi double mètres déployés. Sur une étagère, une dizaine de bouteilles renversées reposent sur leur goulot. Pour faire dégorger l'humidité. En son absence, qui se prolonge jusqu'au soir, je dors, je bois, j'écris. J'imagine l'histoire qu'il me faudra conter. Je m'attache aux détails qui rendront crédibles nos portraits.

Pedro Luis revient tard dans la nuit. Il m'extrait du fauteuil où je me suis englué. Je m'installe au bureau. Sans attendre, il me délivre son message : « 44-45 ans à ta guise, sans histoire, des secrets sans importance, pas d'épouse et pas d'enfants non plus, de la famille à Miami, Buenos Aires et Paris, producteur radiophonique, une station disparue, n'importe laquelle, deux séjours à l'hôpital, pathologies au choix, achète des vêtements de marque, dispose d'un héritage sur un compte étranger, banque à définir, cicatrice sur la poitrine, anecdote à inventer, pas de crédits, visites hebdomadaires dans un bar appelé Los Caracoles, il y boit peu, jamais soûl, fréquente une prostituée de 65 ans surnommée la Basura, aucune histoire d'amour, agent triple évidemment, le jour de sa mort, un samedi, il portera un blazer bleu marine, une chemise blanche sans cravate, ses cheveux seront décoiffés. Pour le reste, amiguito, à toi de broder. Quel nom va-t-on lui donner ? ». Il laisse tomber la photo sur le bureau. Au dos de celle-ci trois fourmis écrasées. Il roule un joint avec du papier à cigarette.

Nous sommes les bribes d'une énigme. Les prémices d'une résolution. Les balbutiements d'une métamorphose. Les silences qui précèdent la détonation. Ici les murs crépitent, les corps titubent. Et le sang répandu trace de si jolis idéogrammes. Qui les traduira ?

LILI DEZYLES

## PARMI D'AUTRES

Anick marche avec Hervé.

Elle le traîne de rues en rues.

Je veux dire : elle, seule, rue après rue (et je t'assure cela commence à faire un sacré paquet de rues). Donc elle (Anick) me dit : elle, seule, rue après rue, avec l'idée de lui (Hervé), à vouloir la piétiner dans les rigoles parce qu'« on (Anick et Hervé) ne s'est rien apporté de plus que vingt-quatre heures » (une nuit donc), deux cafés cafetière et un croissant (à partager) et qu'elle ne sait plus quoi faire de son cœur en artichaut qui s'effeuille peu à peu, à Lille, Bruxelles, Dunkerque et Alger aussi. Et « l'amour se perd dans les sales amours », dit-elle, puis elle ajoute, plus bas : « qui n'en sont évidemment pas ».

## JE NE DIRAI PAS CE QUE JE PENSE

Je lui ai répondu – tu t’imagines – : « Anick, c’est lui qui a une tête d’artichaut » parce que je regarde cette photo qu’elle tient au creux de sa paume et que je vois les deux oreilles d’Hervé décollées dans la lumière du photomaton. Je fixe Anick maintenant et j’ajoute distinctement : « et des yeux de bovins ». Je t’assure, il faudrait qu’Anick comprenne qu’à force de regarder les vaches dormir dans les prés, elle en a oublié que les hommes n’en sont pas pour autant humains.

Une fois de plus Anick ne va pas très bien.

Aujourd’hui c’est Hervé, hier c’était Nicolas, demain ce sera un autre. Je lui explique alors – tu t’en doutes – que nous vivons dans une société de consommation qui ne peut engendrer que des échanges de corps et cela sur aucun autre mode que celui de la consommation, nous ramenant ainsi nous-mêmes à des produits ou des sous-produits selon la circonstance. Mais elle me répond, très agacée : « Arrête de toujours tout ramener à une lutte de classes » et elle enchaîne : « j’ai pris sa photo dans son portefeuille parce que ... les yeux ont une mémoire assez floue. » Elle s’arrête avant de continuer, doucement : « je voudrais m’enlever des bouts de cerveau pour ne plus penser à lui ». Evidemment je ne rate pas le coche et j’ajoute : « Ça s’appelle une lobotomie ». Anick semble troublée, en suspension. Elle finit par dire : « Oui, c’est ça. » Je lui dis : « Anick, donne-moi sa photo ». Elle ne répond pas. J’effleure sa main, elle relâche ses doigts et Hervé glisse au sol. Il va falloir l’aider à déménager maintenant. Elle va donc te rejoindre à Nancy. C’est la cinquième ville en deux ans. Et si on l’envoyait sur la lune ? Crois-tu qu’elle s’enverrait en l’air enfin et une bonne fois pour toutes et à s’en écœurer, avec tous ces foutus lunatiques ?

SEB & MOI

### MAUVAIS PLAN

Ça fait un moment que je marche. Cette ville est agréable, elle ne ressemble pas aux autres.

Aujourd’hui, je n’ai pas rendez-vous. Alors je déambule sans but. Je parcours les artères, les veines, les capillaires de cette créature insouciant de ma présence. Je passe d’un doigt à l’autre, de la jambe gauche à la jambe droite. Je suis la courbe des seins, erre un temps dans les obscures et tendres cavités des aisselles. Je me repose un moment, vais prendre l’air dans le bois des cheveux. Je poursuis mon exploration amusée : direction l’omoplate droite. Pourquoi la droite ? Eh ! Pourquoi pas ? Puis arrivé au creux des reins, je remonte, tranquillement, l’escalier des vertèbres. Je passe sous la glotte, débouche entre les lèvres. Un peu surpris, quand même, face aux narines sombres qui me dominent. Mon regard se porte plus loin, au-delà de cet édifice. Il est bientôt nuit, les yeux vont se fermer.

Alors je regarde mon plan, pour rentrer.  
Et je vois ton visage, inconnu.

KARL QUARTINO

### MERE COURAGE

Comme par grands vents,  
Je sème les voiles ;  
Comme une poudre de voyage,  
Vers je ne sais quel territoire.  
Comme par avant,  
Je tisse mes toiles ;  
Je badigeonne mes ouvrages,  
Pour je ne sais quelle heure de gloire !  
Comme ça vraiment,  
Tout m’est égal ;  
Je désabuse mes bagages,  
Vers une mer d’idées noires !  
Et par beau temps,  
J’attends le bal,  
L’invitation de mère courage ...  
Non, non, il n’est jamais trop tard !

NADINE BONTELY

### MASSACREZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

(PUBLI-REPORTAGE)

Le Killer est un jeu tout simplement génial. Le Commanditaire rassemble sur une liste les noms et coordonnées de différents volontaires de sa connaissance. Disons une soixantaine pour une partie de quelques mois. C’est tâche facile pour le Commanditaire car c’est presque toujours un personnage charismatique et convaincant.

Le Commanditaire désigne alors à chaque volontaire un autre volontaire à liquider. A contrario, il ne lui révèle pas les noms des autres joueurs, notamment celui du volontaire qui en veut à sa peau. Le Commanditaire fournit des informations succinctes sur la personne à trucider (un numéro de portable, le nom d’un de ses amis, parfois une simple photo). Au volontaire de se démerder avec ça. En revanche, il donne des consignes très précises sur l’art et la manière de perpétrer l’attentat (frappe lui la tête avec sa propre pantoufle, adresse lui un courrier avec écrit “bang, t’es mort” dedans si il l’ouvre c’est gagné, etc.).

Pour mener à bien sa mission, le meurtrier doit s’intéresser de près au mode de vie de sa future victime. Bien souvent, il s’introduit dans son entourage, s’il n’en faisait déjà partie. Ce qui fait que, bien vite, chacun devient tout à fait paranoïaque, et, par là même, beaucoup plus intelligent.

Le Commanditaire organise les rôles bourreau/victime de sorte qu'un cercle relie tous les participants. Chaque fois qu'un volontaire décède, sa victime devient la victime de son bourreau. Quand on s'oppose à ce cycle, on meurt. Tôt et inutilement. Le volontaire est un loup pour le volontaire. Et l'état se resserre ainsi... jusqu'à l'ultime combat. Mais le plus amusant, c'est qu'en dehors du commanditaire, personne ne sait lorsque s'ouvre ce face-à-face final. De sorte que le bourreau doit toujours se montrer très prudent vis-à-vis de sa victime. Le Killer est un jeu tout simplement génial. C'est l'école de la vie.

THOMASOV

## SOLEIL DE PLOMB / CORPS OBSCUR

C'est en cherchant l'anonymat pour ne pas cesser de disparaître complètement que je suis tombé dans la rue. Une pierre anodine mais vicieuse qui dormait ici, à cet instant exact (une variation infime dans le minutage de l'opération aléatoire qui consiste à déplacer un objet inutile dans l'espace aurait pu changer le cours de mon existence), me fit trébucher. Mon corps s'effondra dans l'hilarité générale des passants - tout aussi anonymes - et je me retrouvais le nez sur le bitume, légèrement moite (le bitume) d'avoir été trop sollicité par une chaleur écrasante et molle, de celle qui colle sous les pieds et qui empeste le goudron mal dégrossi. Sous la pierre qui devait avoir été lancée d'une fenêtre avec vue sur la mer (car il est impossible qu'elle ait été jetée d'un navire ou d'un pont flottant à moins d'avoir une force exceptionnelle ou une catapulte), pierre légèrement décorée d'une étoile marine *rouge-orangée* (et donc pas si anodine que cela), je trouvais une bouteille de sable fin. Ce sable *jaune-ordinaire* était incrusté d'insidieux fragments de coquillages. Relevé, épousseté, douché du matin mais poussiéreux dans l'instant, l'objet en poche et le sentiment d'avoir fauté (l'éducation fait l'homme, et l'éducation punitive qui faisait de mes expéditions nocturnes, les *waterloo* d'une enfance sans cesse réprimée par la morale bourgeoise et judéo-chrétienne de mes parents, fit de moi un homme fautif, constamment rattrapé par le doute d'avoir commis l'irréparable impair), je regardais tout autour de moi pour savoir si l'un d'entre vous, (oui, je parle de bien de *vous*, ne faites pas semblant d'avoir mal compris, il serait temps d'assumer cette vilaine curiosité qui vous a toujours paru saine mais qui m'agace prodigieusement surtout quand vous faites exprès de vous arrêter là, quand j'ai le nez pointé dans cette molle mélasse qui "vous" sert de bitume - je m'adresse cette fois à la rue, tout aussi coupable de se laisser aller, indubitablement paresseuse, à la mollesse estivale) qui n'aviez sans doute que cela à faire (je ne veux pas en rajouter, mais bon sang, vous auriez pu regarder ailleurs à ce moment là !), avait aperçu le chapardage innocent, et naturel en de telles circonstances, de l'objet trouvé. Statufié sur le boulevard, des ombres frôlaient le tissu rugueux de mes pantalons élimés. Et rien qui ne soit en mesure d'innocenter mon geste, pour peu qu'il y ait quoique ce soit à innocenter, après tout (disait Ernest Jakovitch, le grand poète austro-moldave) un objet trouvé, est à moitié pardonné. Un vent épineux soufflait dans le coin de ma chaussure gauche sans savoir pourquoi (ni lui ni moi ne savions à qui nous en prendre). Bousculé par cette brise incongrue, j'emportais sur la terrasse d'un petit café (dans lequel j'avais l'habitude de déguster la meilleure tranche de viande qu'il m'ait été donné de déguster, un pavé tendre et saignant ajusté d'une divine sauce à la moutarde de Dijon) le corps mince (je n'ai pas dit maigre, ni malingre, il n'est pas si mal ce corps qui évite l'embonpoint et qui conserve un brin d'adolescence) qui me servait d'habitacle. Le corps était las et la bouteille aussi. Le choc avait été rude et la surface rayée du verre trahissait l'impact d'une pierre égarée (le service anthropométrique du laboratoire interne de la police judiciaire (que je n'ai bien sûr pas consultée) n'a relevé absolument aucune preuve que celle-ci n'ait pas été jetée par malveillance, sachant très bien qu'aujourd'hui à 12h32 et 23 secondes, j'allais emprunter cette portion molle de trottoir, avant de décider de ne rien faire puisque de toute façon j'étais condamné à la chute). J'ouvris l'objet et versais délicatement le sable dans la tasse de café que venait de m'apporter une jolie petite soubrette brune à peine plus âgée que Virginie, la petite voisine de ma cousine bretonne que je n'avais d'ailleurs pas revue depuis trois mois (elle avait un art infini quand il s'agissait de nous photographier dans la chambre d'hôtel miteux qui nous servait de rendez-vous coquin les lourds après-midi d'été, alors qu'il m'arrivait de passer quelques jours chez l'oncle aimé (toujours très occupé à la construction sempiternelle de ses maquettes de fox-terriers en allumettes, mon oncle, en apparence dégagé du désir malin, avait bien remarqué, ce vieux salaud, quand elle venait vider les poubelles le mardi soir, à la même heure que lui, à la même seconde précise, l'ampleur phénoménales de l'érotisme que produisait sa voisine. Mon oncle d'Armorique avait la soixantaine alerte, toujours à l'affût de nouvelles émotions sensibles)). Or le sable était chaud, comme s'il venait d'être piétiné par un soleil de plomb (quoiqu'il puisse être aussi

d'argent, ou d'un métal plus noble ; mais à la fin seule la lourdeur compte, alors à quoi bon ergoter !), ou par une meute de jeunes femmes décervelées ressemblant à ma voisine, c'est à dire à celle de mon oncle, qui elle, avait toute sa tête et bien davantage encore. Et dans le sable, contre toute d'attente, défis à la décence, il y avait la photographie en noir et blanc d'un corps nu, dont on ne voyait ni la tête, ni le sexe, à peine l'esquisse immatérielle et asexuée d'un jeune corps sensuel qui jouait avec les draps, le droit d'être ou non découvert. Quelle étrange familiarité produisait alors cet(te) inconnu(e) dénudé(e) et quel trouble insaisissable et ambiguë (puisque je n'en connaissais pas le sexe) suscitait cette photographie ! La bouteille en était toute chamboulée, mon voisin de table aussi (qui n'avait rien à voir avec Virginie, voisine, elle, de ma cousine et donc de mon oncle aimé mais assez salaud pour lorgner sur mes conquêtes passagères) et le petit vent de tout à l'heure recommençait à tracasser le bord droit de ma chaussure gauche. Ce devait être le signe d'une certaine culpabilité à moins que ce courant d'air n'avoue l'embarras tardif que j'eus de me reconnaître dans cette photographie embarrassante (mais plutôt flatteuse) qu'avait pris Virginie, un lourd après midi d'été, dans une miteuse chambre d'hôtel d'un bord de mer anonyme.

DARX LE HIBOU

## UN VISAGE

Octobre, Constantine, Algérie, je cherche un visage parmi les autres, ce visage, le leur, le tien, le sien. Qui sont ces hommes qui ne savent même pas leur couleur, du noir au blanc en passant par l'olivâtre et le jaune ? Ils ne sont même pas capables de s'accorder sur leurs yeux, entre le bleu, le noir ou quelque part ailleurs ; certains les ont même bridés. Ici l'Afrique n'a pas voulu imprégner son sceau noir, alors les peuples des orient ont laissé le bariolage des souks comme un étendard. Alors je cherche ce visage. Le leur, le tien, le sien, le mien, le nôtre.

BAAL

## LES MARINS

j'ai pas le regard qu'il te faut  
j'ai pas le sens du réel  
t'as beau sourire sur la photo  
t'as beau y croire plus qu'il ne faut  
l'amour n'est pas à fleur de ciel  
même si t'es là à fleur de peau  
dans ton pardessus de *Querelle*

tu vas descendre de ce train  
portant le même pull noir  
portant ces cheveux en essaim  
portant les yeux où j'ai su voir  
tu vas des cendres sous les reins  
portant la fin de notre histoire  
de lettres et serrement de mains

j'ai pas le regard qu'il te faut  
j'ai pas le sens du réel  
t'as beau sourire sur la photo  
j'apporte la mauvaise nouvelle

tu vas descendre de ce train  
ange perdu en pull noir  
et je vais serrer de mes mains  
ton cou à la fin de l'histoire.



Soirées Slam, Bande-dessinées,  
Collection de nouvelles, Littérature hypertextuelle  
et encore plus de culture gratuite sur  
[www.bleton.com/acd...](http://www.bleton.com/acd...)